

Un jour elle avait perdu un joyau qui lui avait été donné le jour de sa fête. On cherche partout, on retourne deux fois la poche de sa robe. Rien, l'objet restait introuvable. Maria priait saint Antoine tout en cherchant avec les autres. Tout-à-coup, elle met la main dans la poche déjà deux fois visitée, et au grand étonnement de tous, elle en retire l'objet perdu.

« Un autre jour, raconte sa mère, j'avais perdu un papier de valeur et, avec les personnes de la maison, j'avais tout bouleversé pour le retrouver. Maria jouait un peu plus loin avec son petit frère. « Viens donc, toi qui trouves les objets perdus, » lui dit sa petite sœur. Maria arrive et, sous nos yeux, prend le papier sur un meuble où nous avions regardé vingt fois. »

Je ne veux pas crier au miracle, je cite des faits qui, à la rigueur, peuvent s'expliquer naturellement. On conviendra néanmoins qu'il y a de l'extraordinaire dans la vie de cette petite fille.

Elle arriva au pensionnat durant l'automne de 1891. On remarquait alors chez elle quelques grains de vanité et une grande vivacité de caractère.

Il suffit de quelques observations pour corriger le premier défaut qui ne pouvait être bien enraciné dans une enfant de huit ans. L'autre lui demanda des efforts plus persévérants, mais elle ne faillit pas à la tâche et cette année on ne surprenait presque jamais plus chez elle de mouvement d'impatience.

Avec peu d'ouverture pour la science, elle trouvait le moyen, grâce à son travail opiniâtre et peut-être aussi à son esprit de prière, d'être souvent l'une des premières de sa classe.

Elle gagna bien vite l'affection et la confiance de toutes ses compagnes qui lui donnèrent, il y a quelques mois, une preuve sensible de leur estime en la choisissant unanimement comme présidente de la confrérie du St-Enfant Jésus. On lui demandait un jour, en récréation, quelles étaient ses meilleures amies. « Je vais vous les nommer, » dit-elle en souriant, et sans en oublier un seul, elle se mit à décliner les noms de toutes ses compagnes qu'elle put apercevoir.

Au pensionnat comme dans la famille, on lui faisait chercher les objets perdus et même, parmi ses amies, les moins avancées dans les voies de la perfection ne se faisaient pas scrupule de l'exploiter quand elles voulaient aller au parloir. Elle se prêtait de bonne grâce à tout ce manège et l'on assure qu'en maintes occasions les prières de Maria ont forcé la retraite des parents les plus obstinés. Ce jour-là, on le comprend, la pauvrete avait.